

90576-13-10^A

Comte BEGOUËN

Directeur des Antiquités préhistoriques
de la 4^{me} Région (Midi)

QUELQUES SOUVENIRS

SUR LE

MOUVEMENT DES IDÉES TRANSFORMISTES

DANS LES MILIEUX CATHOLIQUES

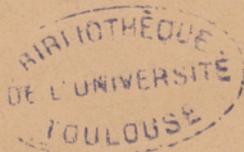


TOULOUSE

ÉDITIONS DU MUSÉUM

Jardin des Plantes

1944





90576-13-10^A

Comte BEGOUËN

Directeur des Antiquités préhistoriques
de la 4^{me} Région (Midi)

QUELQUES SOUVENIRS

SUR LE

MOUVEMENT DES IDÉES TRANSFORMISTES

DANS LES MILIEUX CATHOLIQUES



TOULOUSE

ÉDITIONS DU MUSÉUM

Jardin des Plantes

1944





Du même Auteur

PRINCIPAUX TRAVAUX

D'ORDRE PRÉHISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE

- Une nouvelle grotte à gravures : la Caverne du Tuc d'Audoubert (Ariège). (X V^e Congrès international d'anthropologie, Genève, 1912.)
- Les Statues d'argile préhistoriques de la caverne du Tuc d'Audoubert. (Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres, Paris, 1912.)
- De la Décapitation aux temps préhistoriques. (Société préhistorique, 1912.)
- Découverte de la caverne des Trois-Frères (Ariège). 1914.
- Discours de réception à l'Académie des Jeux Floraux. Toulouse, 1920.
- Éloge d'Emile Cartailhac. 1922.
- A propos de Glozel. 1927.
- L'art préhistorique est d'origine magique. (Conférence à l'Université de Coïmbre (Portugal), publiée dans *Biblos*, Coïmbre, 1927.)
- The magic origin of préhistoric art. (Londres, *Antiquity*, 1929.)
- A propos des Vénus paléolithiques. (*Journal de psychologie*, Paris, 1934.)
- Les Précurseurs toulousains de la préhistoire. (*Auta*, Toulouse, 1935.)
- Le véritable aspect de l'humanité préhistorique. (*Amitiés franco-étrangères*, Toulouse, 1935.)
- Les Raisons d'être magiques de l'art préhistorique. (*Scienza*, Milan, 1938.)
- Leçons d'ouverture du cours d'archéologie préhistorique à la Faculté des lettres de Toulouse, 1940 et 1941.
- De la mentalité spiritualiste des premiers hommes. (*Annales de l'Académie des Jeux Floraux*, Toulouse, Imp. Douladoure, (1943.)
- Etc. etc...

90.576-13-10^A

Hommage de l'Auteur

Comte BEGOUËN

Directeur des Antiquités préhistoriques
de la 4^{me} Région (Midi)

QUELQUES SOUVENIRS

SUR LE

MOUVEMENT DES IDÉES TRANSFORMISTES

DANS LES MILIEUX CATHOLIQUES

« L'attitude, pour le croyant, ne saurait être douteuse : il n'a qu'à chercher avec patience et confiance dans les deux sens. Entre son *Credo* et sa connaissance humaine, la *Foi* lui garantit qu'il ne saurait y avoir de contradiction. »

Père TEILHARD DE CHARDIN.



TOULOUSE

ÉDITIONS DU MUSÉUM

Jardin des Plantes

1944



D 108 262153 1

01 81-81-000

*Tirage restreint pour distribution privée.
Non mis dans le commerce.*

QUELQUES SOUVENIRS

sur le

MOUVEMENT DES IDÉES TRANSFORMISTES

DANS LES MILIEUX CATHOLIQUES

Il vient de paraître à la librairie Didier, de Toulouse, un beau volume d'Anthropologie, intitulé « *Les premiers hommes* », dû à la collaboration de deux ecclésiastiques, le R. Père Bergounioux, professeur à l'Institut Catholique, et l'abbé Glory. Ce livre obtient un grand succès et fait un certain bruit dans les milieux religieux, à cause de l'*imprimatur* dont il est revêtu et qui porte les trois signatures du recteur de l'Institut catholique, du R. Père Provincial des Capucins, et de S. E. Mgr l'Archevêque de Toulouse.

Une seconde édition est en préparation dans laquelle le chapitre relatif à l'archéologie préhistorique, tout d'abord écrit trop vite par mon ancien élève, l'abbé Glory, sera heureusement revu et corrigé, ce qui fait tomber les réserves et les critiques qu'on avait dû tout d'abord faire à son sujet. Ce livre prend donc maintenant toute sa valeur, étant donné surtout que la partie concernant l'anthropo-

logie et l'origine de l'homme est excellente et suffirait pour assurer à l'ouvrage un succès mérité. On reconnaît dans cette partie la marque vigoureuse et précise du Père Bergounioux. Avec sa rare érudition et une hardiesse qui ne va pas sans une certaine habileté, et qui est bien dans son tempérament, le savant professeur de paléontologie de l'Institut catholique, ainsi que son collaborateur, n'ont pas craint d'aborder le problème de l'origine et de l'évolution de l'humanité. Ils l'ont fait avec tant de prudence qu'ils ont obtenu des autorités religieuses le triple *imprimatur* que j'ai déjà signalé. C'est donc avec la garantie de l'orthodoxie que les idées transformistes pourront pénétrer dans certains milieux religieux qui leur étaient jusqu'ici fermés ou hostiles. Les savants catholiques ne pourront que s'en féliciter, car ainsi va s'écrouler une de ces barrières factices que l'intransigeance et le parti-pris avaient dressées entre la foi et la science, elle sera tout au moins fortement ébranlée.

Très adroitement, les auteurs n'ont pas abordé le problème de front; ils auraient risqué d'éveiller et de froisser certaines susceptibilités. Ils se sont donc abstenus tout d'abord, de toute affirmation dogmatique et de toute discussion philosophique ou religieuse relative à l'origine de l'homme. Ils se sont placés sur le seul terrain scientifique et ils ont étudié le *fossile humain*, comme s'il s'était agi de n'importe quel *fossile animal*, mais dès le début ils l'ont situé à sa place logique et ne l'ont pas séparé des autres êtres vivants, se contentant, après l'avoir mis en tête de l'ordre des primates, à côté et un peu au-dessus des grands singes anthropomorphes,

d'indiquer les différences qui existent entre eux et lui, en insistant comme il convient, sur la question du psychisme, mais sans dissimuler les ressemblances morphologiques des structures osseuse, sanguine, etc...

Cette objectivité est très adroite, car elle est insidieuse et force en quelque sorte la main (qu'on me passe cette image) au raisonnement. Du moment que tel fait est reconnu comme *indiscutable*, les déductions qu'on en tirera logiquement le seront également, et c'est ainsi que peu à peu la théorie de l'évolution prend possession de l'esprit du lecteur. Sans qu'il s'en aperçoive, sa conviction est faite, alors qu'il aurait peut-être été choqué s'il avait été averti à l'avance du but où on voulait l'amener, sans qu'il s'en doute. Lorsqu'il arrive à cette phrase « jusqu'à l'heure où s'imposèrent avec Darwin et Lamarck les idées évolutionnistes... » c'est de lui même qu'il les accepte et leur donne son adhésion complète. Elles se sont imposées comme l'évidence, toute discussion est inutile.

Une pareille constatation n'est pas pour me déplaire puisque j'ai été de tous temps et par tradition familiale, un partisan de ces théories et de leur adaptation à la foi catholique.

Je n'ai pas l'intention d'entrer plus qu'il ne convient dans le détail et la discussion de la doctrine de l'évolution par rapport à l'homme, telle qu'elle est exposée implicitement dans le livre « Les Premiers hommes », si intéressant que cela puisse être. Je me contenterai de noter avec satisfaction le succès remporté, au point de vue religieux, par les partisans de cette doctrine dans la vive controverse

qui, depuis les travaux de Darwin et de Broca, les met aux prises avec les tenants de l'interprétation strictement littérale de la Bible. Ceux-ci se considéraient comme les seuls représentants de la vérité et comme les défenseurs de l'orthodoxie. Cela m'amène à évoquer les souvenirs de quelques épisodes de cette lutte épique d'idées, car étant donné mon âge, j'ai le rare privilège de pouvoir me rappeler les polémiques d'alors, d'une violence déplorable, à cause de l'intransigeance qui régnait dans les deux camps.

S'il y avait quelques savants impartiaux, ne voyant dans leurs recherches que le progrès de la science, chez d'autres, par contre, les passions anti-religieuses s'y étaient fâcheusement mêlées et des fanatiques prétendaient se servir des découvertes réalisées pour s'en faire une arme contre la foi, en profitant du désarroi où leur nouveauté inattendue et la violence des attaques jetaient les croyants trop timides et aux ripostes parfois maladroites.

J'ai eu la bonne fortune d'assister, il y a plus de soixante ans, à ces mouvements d'idées et d'y être mêlé dans la suite. Je puis donc en rappeler quelques étapes.

Ceux qui n'ont pas vécu à cette époque ont de la peine à se faire une idée de ce qu'étaient alors l'état d'esprit de la grande majorité du public sur cette question de l'origine de l'homme et la véritable fièvre qu'il éprouvait. Les uns acceptaient sans discuter, on pourrait même dire sans réfléchir, de se figurer la création comme Raphaël l'a représentée dans les fresques du Vatican, où l'on voit l'Éternel se promenant dans un beau jardin, appeler

d'un geste les mondes et les êtres à la vie. Beaucoup de croyants, non seulement n'étaient pas choqués par cet anthropomorphisme des plus réalistes, mais à la moindre objection qu'on formulait, n'hésitaient pas à vous traiter d'hérétique et — n'est-ce pas un comble ? — de matérialiste.

Il se trouvait donc que les partisans catholiques de l'évolution avaient à faire front sur deux côtés : Tâcher de convaincre ceux qu'animait une même foi religieuse que celle-ci n'était pas menacée, et, d'autre part, réfuter les doctrines des négateurs athées, qui, selon la juste expression de S. S. Pie XII dans son message de Noël « se vantaient « de pouvoir tout expliquer par le seul jeu d'un « déterminisme rigide et des lois naturelles de la « matière ». Il fallait, d'autre part, lutter contre ceux qui cherchaient dans la science des arguments pour assouvir leurs passions antireligieuses — et il y en avait hélas beaucoup. Par l'outrance de leurs affirmations partisans, ils faisaient sortir le débat de l'objectivité que doit conserver toute discussion scientifique, et le faisaient dévier jusque sur le terrain politique.

D'un autre côté aussi, il y avait des fixistes exagérés, mais trop conséquents avec leurs doctrines, qui soutenaient que Dieu avait créé séparément et individuellement chaque espèce et qu'il s'était servi matériellement de ses doigts pour pétrir l'argile et modeler l'homme. Une pareille acceptation simpliste du texte de la Bible étonne maintenant, mais vers 1875 on rencontrait des gens qui allaient jusqu'à donner à Dieu les faiblesses de la nature humaine. Un de mes amis, très saint homme

d'ailleurs, intelligent et même instruit, n'alla-t-il pas jusqu'à me dire un jour que Dieu avait bien le droit de se reposer après avoir, en six jours, accompli un travail aussi considérable que la création du monde. Il ne se rendait pas compte à quel point il diminuait l'idée de Dieu par des affirmations aussi mesquines en le rabaisant aux proportions humaines.

L'homme est si faible, ses efforts sont si impuissants et si lents, que jugeant tout d'après sa mesure, il est porté à donner à la puissance suprême l'instantanéité comme principal attribut. Ramenant tout à son critérium du temps, il est disposé à croire qu'il n'y a de fort que ce qui échappe au temps par la promptitude, et non ce qui porte le cachet de la lenteur. Aussi une des choses qu'à cette époque les fixistes défendaient avec le plus d'acharnement, c'était les six jours de la création, que personne ne défend plus aujourd'hui. Il leur semblait qu'admettre que la terre avait exigé des millénaires pour se constituer, c'était porter atteinte à la toute puissance de Dieu. L'idée d'accepter la longue durée des temps géologiques, troublait fort ces esprits timorés. Dans un article qui fit un certain bruit à l'époque, le Père Henri de Valroger, prêtre de l'Oratoire, avait cependant écrit : « Pas
« plus que la Bible, l'Eglise ne conteste aux géolo-
« gues, aux archéologues, aux chronologistes, le
« droit de chercher scientifiquement la mesure des
« temps écoulés depuis la création du monde et de
« l'homme » (sur l'accord de la science et de la religion, l'âge de la création du monde et de l'homme d'après la Bible et l'Eglise. *Revue des*

quest. hist., 1869). Il fallut cependant s'incliner devant l'évidence, et ce fut la première brèche faite dans le système défensif de ceux qui se cramponnaient à la lettre de la Bible et non à son esprit. Ils auraient dû se souvenir cependant que l'Évangile a déclaré que « la lettre tue et l'esprit vivifie ». Peu à peu cependant cette brèche devait s'élargir par suite des découvertes paléontologiques de plus en plus nombreuses et concluantes et dont le flot triomphant aboutit à la situation actuelle.

Il n'y a pas bien longtemps encore, l'ancienneté de l'homme étonnait quelque peu ceux qui croyaient devoir s'en tenir encore aux six mille ans, qu'une interprétation un peu simpliste, et qui n'a jamais été, quoiqu'on en ait dit, un article de foi, voulait attribuer comme âge à la terre.

Je ne veux pas ici émettre des chiffres, qui sont tous basés sur des hypothèses plus ou moins solides, et sur lesquelles les savants les plus compétents sont loin d'être d'accord. J'imiterai la sage réserve de Boule, qui a écrit : « Je n'aurai pas la hardiesse de supputer la durée des époques archéologiques », mais qui laisse cependant entrevoir que l'apparition de l'homme sur la terre pourrait bien remonter à plusieurs dizaines de milliers d'années, comme exemples je citerai quelques chiffres : le savant américain Fairfield Osborn parle de 500.000 ans, le géologue allemand Penck double le chiffre, et l'abbé Breuil, après ses dernières études sur les alluvions du Maroc, ne serait pas effrayé par « au moins une centaine de mille ans ».

En 1879, j'étais en philosophie, donc dans un âge où j'étais parfaitement capable de m'intéresser

et même de me passionner pour ces problèmes, d'autant plus que je vivais dans un milieu où on s'en préoccupait beaucoup. Mon Père était tout à fait le type de ce qu'on appelait jadis « *l'honnête homme* », fort intelligent et d'une rare érudition, à l'esprit cultivé et ouvert, parlant plusieurs langues et travaillant beaucoup en relations suivies avec des savants français et étrangers, comme Alexandre Bertrand, Quatrefages, Gaudry, Vibraye, Naudailhac, l'astronome Faye, en France, Crookes, en Angleterre, Barrande, en Bohême, Gross, en Suisse, van Beneden, en Belgique, etc. Catholique convaincu et fervent, il trouvait dans sa foi même les raisons pour ne pas être effrayé par les théories nouvelles dont il était un partisan déclaré. De plus, d'un caractère doux et paisible, et ennemi de toute exagération il cherchait à tout concilier, et à faire pénétrer, sans froisser personne, dans l'esprit des autres, ses convictions religieuses et scientifiques (1).

Son cabinet de travail dans notre grande maison de la place des Pénitents-Blancs, à Toulouse, était, malgré l'ardeur des polémiques, bien moins un champ de bataille, qu'un terrain neutre, où se rencontraient croyants et libres-penseurs, évolutionnistes et fixistes. On y voyait (je cite au hasard) Louis Lartet, Cartailhac, les Docteurs Noulet, Garrigou, Joly (l'adversaire de Pasteur, dans la question de la génération spontanée) etc., et de l'autre

(1) Voir ma conférence aux Toulousains de Toulouse : *Les précurseurs de la préhistoire à Toulouse (Auta) et La préhistoire à la Société Archéologique du Midi (Bulletin de la Société Archéologique du Midi, Toulouse, 1932)*.

côté de la barricade, les Ctes d'Adhémar et de Lucenzon, les frères L. et G. de Malafosse. Je me souviens encore des vives discussions qui avaient lieu alors et se prolongeaient parfois tard dans la nuit, mais restaient toujours courtoises. Le chanoine Duilhé de Saint-Projet, recteur de l'Université catholique, ferme dans sa foi, mais à l'esprit ouvert à la science, y prêchait la conciliation et l'entente. De ces controverses résulta une brochure : « *La création évolutive* (Toulouse, Privat éd., 1879), écrite sous la double influence — je dirai presque la collaboration — religieuse du chanoine Duilhé de Saint-Projet, et scientifique de Cartailhac, dans laquelle mon Père affirmait que la conciliation était possible entre le principe de la création et la théorie de l'évolution. Je viens de relire avec attention cette brochure, et je crois pouvoir dire, avec le recul du temps et sans me laisser aveugler par l'amour filial, que mon père s'y montre un véritable précurseur.

On était alors en pleine réaction contre les théories de Cuvier qui, on le sait, attribuait tous les phénomènes géologiques, et tous les changements physiques du globe, à des révolutions brusques. Comme, au contraire, on avait observé la continuité de la vie et le passage insensible des événements, on était tombé dans l'excès contraire. L'axiome ancien « *Natura non facit saltus* » était considéré comme une vérité absolue. On en est bien revenu depuis, avec la théorie des mutations de de Vries.

Cependant, en remontant à la source de toutes choses, on est bien obligé de constater que dans l'histoire du monde, il y eut trois moments où se manifestent trois changements brusques, trois

sauts de grande importance que je vais rappeler sommairement et qui constituent en quelque sorte de ces *commencements absolus* qui « inspirent aux naturalistes et aux philosophes une extrême répugnance » (1).

Tout à fait au début se pose la question : *Où, quand, comment et pourquoi la matière* » ainsi que le répète Lecomte de Nouy, dans son livre si suggestif « *L'Avenir de l'Esprit* » (2) dont j'ai rendu compte dans les *Débats* (17, II, 1942). Une fois que celle-ci a existé, inerte tout d'abord, voici qu'elle s'anime, s'agite; certains atomes se développent aux dépens d'autres atomes, qu'ils absorbent, ils croissent, se reproduisent, puis se désagrègent. Que s'est-il donc passé ? Une chose nouvelle, extraordinaire inouïe : ils ont reçu ce principe nouveau, *la vie*, et une seconde question se pose : « *Où, quand, comment et pourquoi la vie ?* » Et cela avec d'autant plus d'intensité que le spectacle qui s'offre alors à la pensée, est plus magnifique : « Lorsque la masse terrestre, durcie, refroidie jusqu'à un certain point, commençait à présenter dans les plissements de son écorce, une ébauche de continents, on peut supposer que Dieu a créé la première molécule vivante *monère ? proto-coccus ?* le plus élémentaire des êtres, mais prodigieusement immense dans la nature, qui ne contenait jusque là, que la matière inanimée. Peu à peu, de cette molécule, source première de la vie, a jailli, sous la volonté de Dieu, et suivant les règles de

(1) P.-M. PÉRIER, *Le transformisme*. Beauchesne, Paris, 1938.

(2) Paris, Galimard, 1941.

« sa pensée, le fleuve d'êtres vivants, végétaux et
« animaux, qui ont couvert le globe, dans tous
« les âges, et dont la géologie nous conserve les
« archives » Création évol., p. 21).

Et enfin, une fois cette étape franchie, voici que parmi ces êtres vivants, il en est un qui se distingue d'une façon toute particulière; non seulement comme les autres, il naît, s'agit, se reproduit et meurt, mais il a conscience de son existence et communique ses pensées à ses semblables; c'est *l'homme*. A quoi doit-il ces extraordinaires facultés nouvelles? A un principe spécial, a une force immatérielle, *l'intelligence* que lui donne son *âme*. Et alors se pose la troisième question : « *Où, quand, comment et pourquoi l'âme ?* »

Résumons-nous, nous avons été amenés à constater l'apparition brusque de trois faits : *la matière, la vie, l'âme*, que nous ne pouvons expliquer logiquement. Ce sont trois *mystères* devant lesquels nous devons avouer notre impuissance de compréhension, à moins d'admettre une intervention étrangère, celle d'un Être mystérieux, tout-puissant, supérieur. *Dieu* en un mot car, comme le reconnaît Lecomte de Nouy : « Nous sommes donc, bon gré, mal gré, ramenés à admettre l'idée de Dieu (1). »

(1) Lecomte de Nouy, *L'avenir de l'Esprit*, p. 215 (Galimard, 1941). — On ne saurait trop souligner l'importance de l'aveu d'un savant objectif, consciencieux, n'ayant qu'un désir, la recherche de la vérité, sans préoccupations doctrinales. Il convient de le rapprocher du chant de triomphe orgueilleux mais prématuré, poussé par Yves Delage et Goldsmith dans l'introduction de leur livre (*Les théories de l'évolution*, p. 2, Paris, Flammarion, 1909). Grisés par les succès indéniables remportés par l'idée transfor-

Une fois cette intervention reconnue, on voit, grâce aux découvertes de plus en plus précises de la

miste, grâce aux progrès considérables qu'elle avait fait faire aux sciences naturelles, ces deux savants matérialistes, après avoir lié l'idée de causalité à celle d'évolution, avaient écrit : « La notion de causalité a une portée « scientifique et philosophique immense, et cela tout « d'abord parce qu'elle élimine de la pensée humaine « toute idée de merveilleux et de surnaturel... Elle oblige « à créer des conceptions du monde où aucun acte de « création miraculeuse, de création aux dépens du néant. « ne peut trouver place. » On conçoit que, devant de pareilles affirmations, véritable déclaration de guerre à toute idée non seulement religieuse, mais spiritualiste, certains catholiques aient été effrayés et désorientés par la brusquerie et la violence de l'attaque, et qu'ils n'aient pas remarqué tout de suite le point faible de l'adversaire.

Soit, l'évolution *matérialiste* découvre et explique la succession des causes secondes, mais l'origine absolue de toutes choses, de la vie, de la matière elle-même, quelle en est la cause première ? Les théories matérialistes sont impuissantes à la démontrer scientifiquement. Sans doute elles ont amené peu à peu la découverte de toute une série d'enchaînements, ce qui fit croire qu'en remontant toujours d'un effet à une cause, on parviendrait à *tout* expliquer matériellement, sans vouloir se rendre compte, et admettre, que si les causes *secondes* se déroulent selon des règles fixes et logiques, il faut cependant qu'il y ait un point de départ, une cause *première* ! On peut bien repousser toujours un peu plus loin la position du problème, celui-ci n'en existe pas moins et s'avère matériellement insoluble, on finit toujours par se trouver en présence du mystère, comme commencent à le reconnaître loyalement les quelques savants désabusés. On arrive à un moment où il faut admettre comme point de départ un fait déjà existant et inexplicable. Comme le disent les livres saints : « *In principio erat Verbum.* » Au début de toutes choses, il y avait le *Verbe*. Le *Verbe*, c'est-à-dire l'action immatérielle, la Parole, la Volonté suprême, in-créée, mystérieuse, *Dieu*.

En un mot, l'évolutionisme matérialiste a fait faillite, il doit faire place à l'évolutionisme spiritualiste qui, partant de l'idée de cause première, admet ensuite l'idée féconde de causalité, « tout provient de ce qui le précède et engendre ce qui suit », mais tout se déroule selon des règles fixes, logiques, préétablies par Dieu.

science, toutes choses se développer dans l'intérieur de ces trois stades (matière, vie, humanité) selon des règles fixes et une logique absolue, grâce auxquelles, bien souvent, des savants ont pu prévoir à l'avance que telle ou telle découverte viendrait combler une lacune de leurs connaissances, c'est ce qui explique la hardiesse de certains espoirs présomptueux. En paléontologie surtout les exemples abondent. On peut dire que cette science se présente actuellement comme un immense film, ayant sans doute de très nombreuses lacunes, mais où des séries de clichés, même séparés, offrent assez de similitudes pour qu'on puisse, avec certitude, les placer dans la même bande.

En présence de ces faits, l'idée d'une création indépendante et séparée pour chaque espèce animale cédait peu à peu le pas à l'hypothèse de transformations successives, et comme il arrive toujours lorsqu'une théorie nouvelle se fait jour, tout fut considéré comme très simple. Dans l'enthousiasme du premier moment, on établit alors, souvent un peu à la légère, de véritables généalogies animales, auxquelles il fallut bientôt apporter des retouches profondes. A mesure qu'on approfondissait une question, celle-ci se compliquait souvent; aussi peu à peu dut-on abandonner les exagérations du début qui, d'ailleurs, ne faisaient que porter préjudice aux théories transformistes qui, peu à peu, s'épurèrent et se modifièrent. Qui parle aujourd'hui du *Bathybius* ou des généalogies de Hœckel ou de Mortillet.

Après la brochure de mon père, j'ai trouvé intéressant de relire quelques-uns des travaux des par-

tisans catholiques de l'évolution à cette époque. Je dois rendre hommage non seulement à leur érudition mais à leur modération et à leur clairvoyance. Il suffirait parfois de quelques légères retouches, et d'une mise au point d'après les dernières découvertes de la science pour en faire des livres d'actualité.

Comme je n'ai pas la prétention d'écrire l'histoire du mouvement des idées transformistes dans les milieux catholiques, mais seulement de rappeler mes souvenirs personnels sur ce sujet, je vais citer quelques-uns de ces livres au hasard. Ecrivant à la campagne, par suite des événements, et loin de mes bibliothèques je m'excuse à l'avance des oublis que je ferai forcément.

En présence de l'évidence de certaines ressemblances morphologiques, les fixistes avaient jugé nécessaire de se montrer moins intransigeants, et d'admettre la possibilité de l'évolution pour les animaux, l'homme devant toujours rester en dehors. C'est ainsi que le Révérend Père Leroy, dominicain, avait publié un livre intitulé : « *L'évolution des espèces organiques* » (1886) avec l'approbation du Révérend Père Monsabré (1) et l'imprimatur de

(1) Cette lettre d'approbation mériterait d'être reproduite toute entière, car ses arguments n'ont rien perdu de leur actualité : « Il y a, je le sais, disait P'éloquent « prédicateur de Notre-Dame, des esprits que cette théorie (de l'évolution) effarouche; cela vient de ce qu'elle « heurte violemment certains parti-pris scientifiques dont « on a peine à faire le sacrifice, ou de ce qu'on s'imagine, « à tort, qu'on ne peut être évolutionniste sans verser « dans le matérialisme... Bien loin de compromettre la « croyance orthodoxe de l'action créatrice de Dieu, cette « théorie réduit cette action à un petit nombre d'actes

ses supérieurs. Dans ce livre, l'auteur s'était déclaré nettement transformiste en ce qui regarde les animaux, mais il s'était abstenu de traiter de l'origine de l'homme (1). Dans une lettre d'approbation publiée en tête du volume, le savant M. de Lapparent, en félicitant l'auteur de son initiative courageuse écrivait : « J'ai toujours pensé qu'on avait tort de prendre vis-à-vis de l'évolution une attitude irrévocablement agressive... Il y a des idées auxquelles il faut qu'on s'acoutume, parce qu'il semble que l'avenir leur appartienne. »

Déjà, en 1881, le marquis de Nadailhac, dans son grand ouvrage en deux volumes, « *Les Premiers Hommes* », paru chez Masson et qui fut longtemps considéré, à juste titre, comme un véritable manuel de préhistoire, avait certainement laissé entrevoir ses sympathies pour l'évolution, avant de les affirmer dans sa belle dissertation philosophique : *Le problème de la vie* (Paris, Masson éd., 1893) dans laquelle il revendique pour les catholiques le droit de croire à l'évolution, l'Eglise ne l'ayant pas condamnée, et parmi les savants catholiques partisans de cette doctrine, il cite le Père Leroy et le D^r Maisonneuve (page 176).

« transcendants, plus conformes à l'unité du plan divin
« et à l'infinie sagesse de l'Être tout-puissant qui sait
« user avec ordre des causes secondes pour arriver à ses
« fins. » Et le Père Monsabré conclut en disant au Père
Leroy : « Je ne vois pas en quoi on pourrait accuser votre
« orthodoxie. »

(1) MM. Salet et Lafont disent (*Evolution créatrice*, p. 45) que ce livre a été condamné par le saint Office en 1895, c'est-à-dire, neuf ans après sa publication et plusieurs éditions, preuves de son succès.

En 1885, Mgr d'Hulst, dont personne ne peut mettre en doute l'orthodoxie, écrivait à un adversaire acharné de l'évolution : « Vous êtes trop sévère pour ce que vous appelez le *transformisme spiritualiste*. J'aurais compris que vous insistassiez sur le caractère hypothétique de cette théorie transformiste, sur l'impossibilité de la vérifier par l'expérience. Mais pourquoi inutilement engager la parole de Dieu dans l'hypothèse contraire ? Combattons-la (l'évolution) si nous voulons, au nom de l'expérience; mais ne faisons pas intervenir la révélation sans nécessité. » Et dans sa cinquième conférence de carême à Notre-Dame, en 1891, l'éloquent prélat déclare à propos de l'évolution : « Nous ne nions pas ce qu'il y a de profond dans cette conception, et même nous nous sentons porté à la faire nôtre. » Mais il faut qu'on y introduise l'idée de Dieu : « Oui, dit-il, avec Dieu à l'origine de l'être, Dieu au terme du progrès, Dieu sur les flancs de la colonne pour en diriger et en soutenir le mouvement, l'évolution est admissible » (1).

J'ai feuilleté la collection de la remarquable « *Revue des Questions scientifiques de Bruxelles* », qui, dès sa fondation, en 1887, par le R. Père Carbonnelle, S. J., avait pris parti pour l'évolution. J'y ai lu avec un vif intérêt les articles de l'abbé Duilhé de Saint-Projet, Arcelin, et surtout celui capital de Jean d'Estienne (2), « *le transformisme et la*

(1) Cité par le R. P. FERNESOLE, *Témoins de la pensée catholique en France*, p. 385, Beauchesne, 1944.

(2) Pseudonyme de M. C. de Kirwan qui a joui à cette époque, dans les milieux savants catholiques, d'une grande autorité justifiée par l'étendue de ses connaissances et la

discussion libre » (20 avril 1889). Ce dernier n'hésitait pas à aborder la question de l'origine de l'homme, par en haut, pourrait-on dire, puisque ce n'est pas en partant de faits scientifiques qu'il étudie la question, mais il s'attaque au récit même de la genèse et cherche à l'interpréter.

Il faut reconnaître qu'à cette époque les documents matériels sur lesquels baser une discussion étaient peu nombreux, les savants d'alors n'avaient pas la bonne fortune de ceux de maintenant qui peuvent appuyer leurs déductions et leurs raisonnements sur un grand nombre de fossiles humains, ce qui a changé et élargi les conditions de la discussion. A cette époque, celle-ci était fatalement cantonnée, d'une part, dans l'examen des ressemblances physiques entre l'homme et les grands singes, ainsi que leurs comportements réciproques, et, d'autre part, dans l'interprétation des textes de la Bible. C'était donc plutôt une discussion d'idées philosophiques que de faits scientifiques, ce qui explique l'ardeur des polémiques.

Tout en déclarant, avec une extrême prudence, qu'il considère l'évolution comme une « *hypothèse gratuite* », « *indémontrable, non corroborée par les*

pondération de son esprit. Il y a dans la collection de la *Revue des questions scientifiques* d'alors plusieurs articles de lui tout à fait de premier ordre. Réfugié à la campagne, je n'ai pu recueillir des renseignements sur sa personnalité. Une carte de visite, trouvée dans les papiers de Cartailhac, datant de 1908-1910, indique que les deux savants étaient en relations. Cette carte porte *C. de Kirwan, inspecteur des forêts en retraite* et, comme adresse, 7, rue de l'Orangerie, Versailles. J. d'Estienne aurait donc été français et non belge, comme je l'ai cru tout d'abord.

faits », Jean d'Estienne la considère comme à la rigueur possible, et non entièrement inacceptable, car elle n'est pas contredite par le texte de l'Écriture qui n'attribue formellement « un acte *créateur direct* et *spécial*, en ce qui concerne l'homme... que relativement à son âme, faite à l'image de Dieu » et qui, en ce qui concerne « son corps organisé, c'est-à-dire sa partie animale, parle non d'une création proprement dite, mais d'une formation. »

Cette distinction, présentée par l'auteur, peut paraître spécieuse, elle mérite d'être précisée. Voici donc ce que dit Jean d'Estienne. Lorsque dans le chapitre I de la Genèse il est question, en général, de la création du monde, le rédacteur de la Bible emploie le mot hébreu *barah*, « creavit ex nihilo », tandis que tous les actes subséquents de l'œuvre créatrice (sauf aux versets 21 et 27) sont désignés par des verbes qui indiquent la formation de nouveaux êtres à l'aide de matériaux déjà existants, « sit... fiat... et fuit... et factum est ». Si au verset 27 le terme *creavit* est repris pour l'homme, c'est qu'il y eut pour lui un fait spécial, deux actes séparés, expliqués au verset 7 du chap. II. Citons le texte de la Vulgate « *formavit igitur Dominus Deus hominem* », en hébreu c'est le verbe *iazar* qui est employé et non *bâ rah*. Après quoi le texte sacré continue : « Et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo ».

Le texte est formel, l'homme n'a existé, n'a été créé que lorsqu'un corps déjà préexistant eut reçu le souffle de Dieu, l'âme. Et Jean d'Estienne ajoute fort logiquement : « Rien n'oblige nécessairement à admettre que cette insufflation divine ait eu lieu

immédiatement après la formation et l'organisation de l'être destiné à la recevoir. Et si un intervalle plus ou moins long s'est écoulé entre cette formation organisée et vivante, et son élévation à la dignité d'homme, il n'est pas interdit d'étendre cet intervalle à plusieurs générations de cet être. »

Et songeant à l'avenir, Jean d'Estienne écrit : « Et s'il arrivait par impossible qu'une théorie aussi hypothétiquement acceptée vint à rencontrer dans les progrès ultérieurs de la science, quelque élément imprévu de possibilité ou de probabilité... nous conserverons, grâce à cette acceptation théorique, une aisance parfaite. »

On remarquera l'embarras et les hésitations de l'auteur. Comme Mgr d'Hulst, il est séduit, ébranlé, mais n'ose pas encore se déclarer, tandis que dans un livre courageux, « la vie et l'évolution des espèces » (Paris-Letouzey et Ané, 1888) un prêtre de Saint-Sulpice, l'abbé Albert Farges, directeur de l'Ecole des Carmes, prévoit « le jour où l'on finira par comprendre que l'hypothèse évolutionniste, fut-elle prouvée, est incapable de supprimer Dieu et de ruiner la religion ».

Je me permettrai ici une observation d'ordre général. Il est indéniable que la façon dont beaucoup de croyants s'opposaient alors si farouchement à toute interprétation nouvelle des textes sacrés provenait de ce fait que j'aurais eu scrupule à signaler, si je ne pouvais m'appuyer sur l'autorité « d'un des prélats les plus avertis des besoins de son temps, le cardinal Meignan » qui, « en 1881, adressait à Sa Sainteté le Pape Léon XIII, un mémoire confidentiel, où il faisait la triste constatation suivante :

« Il faut reconnaître que le clergé de France, dans la grande généralité, n'est pas suffisamment instruit pour combattre à armes égales les erreurs que nous avons signalées et qui nous dévorent. Les grands et petits séminaires ne possèdent que rarement des professeurs capables de réfuter sérieusement les erreurs allemandes, devenues françaises; ils sont insuffisants au point de vue de la philosophie, de l'histoire, de l'archéologie et des sciences naturelles. Ni les prédicateurs, ni les conférenciers, ni les catéchistes ne sont en état de parler avec compétence des questions qui préoccupent aujourd'hui les hommes instruits et troublent leurs conscience » (1).

Les noms que j'ai cités plus haut prouvent qu'il y avait des exceptions, malheureusement trop rares. Grâce à la vigoureuse impulsion donnée aux études religieuses par le grand Pape qu'était Léon XIII, le nombre des savants catholiques qualifiés augmenta rapidement. Dès 1888 des Congrès scientifiques catholiques internationaux eurent lieu périodiquement. L'idée en était due au chanoine Duilhé de Saint-Projet, dont j'ai déjà signalé l'heureuse influence à Toulouse, mais ce fut Mgr d'Hulst, recteur de l'Institut catholique de Paris, qui la réalisa avec le concours du savant abbé de Broglie. Ils remirent tout de suite en honneur « la science, le travail scientifique, les recherches scientifiques qui ont été trop longtemps regardés dans les milieux *bien pensants* comme choses mauvaises ou pour le

(1) Cité par le Père PERNESOLE, *Témoins de la pensée catholique en France*, p. 6, Beauchesne, 1944).

moins superflues » comme pouvait l'écrire Jean Brunhes, après le brillant Congrès de 1897. Cette Assemblée n'avait pas hésité à déclarer dans l'introduction de son compte rendu que pour faire honneur à nos croyances, il est indispensable d'éviter « l'écueil des puérilités et des ignorances qui se couvrent du beau nom d'orthodoxie » (1).

*
**

A la fin du XIX^e siècle et au commencement du XX^e, il y eut une certaine accalmie dans la controverse. Elle n'en subsistait pas moins, mais elle avait perdu de sa violence, pour le plus grand bien de la science qui n'a rien à gagner aux exagérations quelles qu'elles soient. Aucun savant ne prend maintenant au sérieux quelques affirmations fantaisistes de Hœckel, ou d'Hovelacque, ou même les anthropopithèques de Mortillet. On a maintenant des bases plus solides de discussion que ces produits de l'imagination. A partir de 1890 environ, s'ouvrit une belle période pour la préhistoire et pour l'anthropologie, car ce fut le moment des principales découvertes des grottes ornées d'Espagne et de France, ainsi que de nombreux squelettes, presque tous de la race de Neanderthal. Ceux-ci, étudiés objectivement, en particulier par Marcellin Boule, dans sa belle monographie de l'homme de la Chapelle aux Saints, apportaient de nouveaux argu-

(1) Cité par FERNESOLLE, *loc. cit.*, p. 8.

ments aux théories transformistes. On se contenta de les enregistrer sans chercher à s'en servir pour des polémiques. Il n'y a donc guère à signaler aucune œuvre de combat ou même de doctrine de quelque importance pendant quelques années.

Il serait injuste cependant de ne pas dire un mot d'un livre qui jouit encore dans les séminaires d'une légitime autorité : « *Les Origines* » (Paris, Letouzey, 1896), par l'abbé J. Guibert, prêtre de Saint-Sulpice, qui fut directeur de l'Ecole des Carmes. Cet ecclésiastique, théologien distingué et géologue, disciple de Lapparent, fut le maître et l'ami des abbés Breuil et Bouyssonie, dont il encouragea les vocations scientifiques. Quoique très prudent dans la forme, ce livre était assez audacieux pour l'époque, et si quelques-uns regrettaient sa timidité, Boule par contre l'avait en haute estime, parce que pour la première fois, avait-il l'air de dire, on s'était mis au courant des découvertes scientifiques les plus récentes et les plus sérieuses, ne craignant pas de les exposer objectivement comme faits acquis.

Quelques années plus tard, ces disciples de l'abbé Guibert, que des travaux importants et des découvertes sensationnelles avait fait connaître; en collaboration avec le frère de l'un d'eux, l'abbé Amédée Bouyssonie, rédigèrent pour le mot « *Homme* », dans le *Dictionnaire apologétique* (Beauchesne, 1912), un substantiel article, qui sous une forme volontairement atténuée faisait pressentir de graves déductions. Pendant plus de trente ans, les frères Bouyssonie ne cessèrent de donner, soit à la *Revue du Clergé Français*, soit à la *Revue*

apologétique des articles documentés et objectifs, qui méritaient d'être médités. Je me souviens de l'un d'eux, intitulé « *Mauvaises munitions* » (1) où la faiblesse de certains arguments trop souvent employés par les fixistes, étaient nettement relevés comme étant de nature à compromettre plus qu'à défendre la religion.

Citons aussi plusieurs articles du P. Charles et de l'abbé Drioux dans diverses revues religieuses montrant qu'il s'est toujours trouvé des ecclésiastiques pour maintenir la tradition.

Il convient également de signaler le remarquable petit volume que l'éminent chanoine de Dorlodot, professeur à l'Université de Louvain (2), publia en Belgique, en 1915, sous le titre *Darwinisme et catholicisme*, dans lequel il fait remonter l'origine des théories transformistes aux premiers temps de l'Eglise. Il cite un certain nombre de textes fort suggestifs de Saint-Grégoire, de Saint-Augustin,

(1) A. BOUYSSONIE, *Revue du clergé français*, avril 1913.

(2) L'Université catholique de Louvain a été de tout temps à l'avant garde de la science, ne craignant pas, souvent avec hardiesse, de montrer qu'aucune découverte n'effrayait sa foi. C'est ainsi que, lorsqu'en 1909, l'Université de Cambridge lui envoya une invitation pour les fêtes du centenaire de la naissance de Darwin et du cinquantième de la publication du célèbre ouvrage « *De l'origine des espèces* », le Conseil rectoral décida de l'accepter et délégua pour l'y représenter le chanoine de Dorlodot. L'apparition dans la salle des fêtes du « *delegate of the catholic University of Louvain* » souleva un tonnerre d'applaudissements, soulignés encore par Mgr Nolan, Président du Collège catholique de l'Université de Cambridge. Inutile de dire que cette démarche ne fut pas approuvée par tous les catholiques de Belgique et d'Angleterre, mais la publication du texte de l'adresse belge dans l'organe officiel de l'archevêque de Westminster, *The Tablet* et par son ordre, mit fin à l'incident.

et d'autres pères grecs, d'après lesquels Dieu aurait créé toutes choses *en puissance*, c'est-à-dire en dotant leurs premiers germes d'une mystérieuse force intérieure, leur permettant de se développer, à travers les métamorphoses les plus diverses, selon des règles établies, comme par exemple pour l'œuf du papillon qui devient chenille, puis chrysalide avant d'arriver à son stade final. Cette théorie, n'est-ce pas, en somme, le principe même de l'évolution; elle fut, pendant plusieurs siècles, l'enseignement de l'Eglise au sujet de la création.

Le chanoine de Dorlodot avait annoncé une suite à son premier livre. Il est mort avant d'avoir pu réaliser son projet; c'est très regrettable car il nous aurait sans doute révélé de curieuses opinions bien oubliées. J'étais en relations épistolaires avec lui, mais il m'était parfois difficile de le suivre, car il lui arrivait souvent de discuter le sens exact d'un terme hébreu de la Génèse, ce qui dépassait mes connaissances linguistiques.

La discussion se ranima vers 1923, à la suite de la grande impression produite dans le monde savant par la publication de la remarquable synthèse de paléontologie humaine donnée par Marcellin Boule, sous le titre « *les hommes fossiles* », beau livre d'une érudition exceptionnelle et d'une tenue parfaite. Le savant professeur du Museum expose comme évidentes les règles mêmes de l'évolution dans leurs grandes lignes, il ne les discute pas, mais d'un mot dédaigneux fait justice des exagérations et repousse l'idée d'un « *rapport généalogique direct entre l'homme et les singes* ». Il ajoute aussitôt : « Mais il faut de toute nécessité attribuer aux

hommes et aux singes une origine commune », quoique cet ancêtre commun nous soit inconnu, et le sera peut-être toujours.

Comme bien on pense, cette œuvre magistrale du professeur au Museum suscita de nombreux commentaires. Après les articles du Père Charles, de l'Université de Louvain, des abbés Drioux et Bouyssonie, il convient de mettre hors pair ceux du R. Père Teilhard de Chardin dans les *Etudes* des RR. Pères Jésuites, dans la *Revue de Philosophie*, dans *Scienza*, de Milan, et autres recueils, et par lesquels il s'affirmait comme le chef incontesté de la doctrine transformiste catholique. Mais à côté des auteurs favorables, il y eut des opposants, en quelque sorte de principe, qui se plaçant seulement sur le terrain vraiment scientifique, soulevaient de ces intéressantes controverses auxquelles la science n'a qu'à gagner lorsqu'elles sont menées de bonne foi, et avec calme, comme ce fut alors le cas. Ce n'étaient plus les insolentes et venimeuses attaques du début. Le ton des polémiques avait bien changé depuis quarante ans. On ne se traitait plus de « *Fils de singe* » ou d'« *Adam dégénéré* ». On échangeait des arguments d'ordre scientifique et non théologique et de parti-pris. L'attaque la plus sérieuse fut faite par le savant professeur de biologie de l'Université de Montpellier, M. Vialleton, qui consacra un volume d'ailleurs remarquable à la « *critique morphologique du transformisme* » (Paris 1924). Sa principale objection, qui pouvait paraître fondée, était qu'on n'avait pu, en biologie, constater le moment des passages d'une forme à une autre. Mais n'était-ce pas un argument du même ordre

que ces calculs qui prouvaient mathématiquement qu'une locomotive ne pouvait avancer sur des rails. Reprenons d'ailleurs la très juste comparaison faite par Edouard Le Roy, de l'évolution avec un film. Le paléontologue est comme un cinéaste, il prend tout le développement d'une espèce et voit ainsi se dérouler devant les yeux toutes les transitions, tandis que le biologiste, agissant comme un photographe qui prend des instantanés, arrête et fixe le mouvement. Ce livre, rédigé avec beaucoup de science et de talent remporta un vif succès, non seulement, ce qui était mérité, dans le monde scientifique, mais aussi malheureusement dans des milieux incompetents, voire même politiques, où l'on s'empressa de proclamer la « faillite de l'évolution ».

Quelques catholiques, hantés par le souvenir des attaques de jadis (1) et craignant de les voir recom-

(1) Dans son livre si pondéré, si juste et qui mériterait d'être plus répandu, : « Le transformisme, l'origine de l'homme et le dogme catholique, étude apologétique » (Paris, Beauchesne, 1938), l'éminent théologien P.-M. Périer, expose et explique avec beaucoup d'objectivité les motifs de défiance, qu'il estime « regrettables », de beaucoup de catholiques à l'égard du transformisme.

Il en relève quatre principaux, y compris le souvenir des violentes attaques antireligieuses de jadis, les autres étant : 1° un attachement routinier et peu raisonné, à des vues exégétiques contestables, considérées à tort comme traditionnelles; 2° l'ignorance de la question scientifique; 3° l'insuffisance de la culture métaphysique.

Ces observations n'ont rien perdu de leur valeur. Actuellement, les idées transformistes rencontrent bien moins d'opposition dans la partie intellectuelle du clergé que chez les laïques catholiques, surtout chez les femmes, qui paraissent animées d'un double sentiment, d'abord d'un goût du merveilleux qui leur fait regretter l'aspect féérique de la création, telle qu'on se la figurait jadis, ensuite une certaine répugnance à admettre une parenté animale, si lointaine qu'elle soit.

mencer, crurent le moment opportun pour reprendre leur campagne et renouveler leurs attaques, mais au lieu de le faire ouvertement, ils se livrèrent surtout à des manœuvres insidieuses, ne réfutant pas les faits, ce qui eut été difficile, mais s'attaquant aux personnes, qu'on cherchait à discréditer en les accusant d'hérésie ou tout au moins de *modernisme*. C'est ainsi que certains savants catholiques étaient particulièrement visés, tels le R. P. Messenger, en Angleterre, le chanoine de Dordot et le Père Charles, en Belgique, et surtout le R. Père Teilhard de Chardin, en France. Vis-à-vis de ce dernier, on avait déjà enregistré un succès, on avait obtenu de son ordre qu'on lui retirât, malgré le Recteur de l'Institut Catholique, la chaire de géologie qu'il occupait si brillamment dans cet établissement, et qu'on l'envoyât en mission en Chine. Des démarches pour le faire rester en France, faites après du R. Père Lédochowski, supérieur général des Jésuites, n'aboutirent pas. Ses adversaires ne pouvaient se se douter qu'en somme, grâce à eux, il participerait en Chine aux sensationnelles découvertes du Sinanthrope, qui non seulement augmenteraient son autorité scientifique, mais encore apporteraient des arguments nouveaux aux théories dont il est le plus brillant protagoniste (1).

A Rome, les intégristes, sous la direction de

(1) Au cours d'un précédent voyage d'exploration dans les déserts de l'Ordos (Mongolie), fait en 1923, avec le R. Père Licent, les deux savants jésuites avaient découvert une industrie humaine à la base du lœss quaternaire. Malheureusement, elle n'était accompagnée d'aucun osse-

Mgr Benigni, s'agitaient beaucoup et faisaient fort habilement le siège du Saint-Office. Ils se vantaient ouvertement d'obtenir, avant la fin de l'année, la publication d'une sorte de Syllabus, condamnant l'ensemble des théories de l'évolution. Ces manœuvres étaient d'autant plus dangereuses que les milieux romains n'étaient guère au courant de la question au point de vue scientifique, ainsi que purent le constater les abbés Bouyssonie, au cours d'un voyage à la Ville Eternelle en 1925.

Prévenus de ces manœuvres souterraines, les savants catholiques de tous les pays s'émurent et organisèrent la défense de leurs idées. Pour l'Allemagne, quoique vieux et infirme, l'érudit cardinal Ehrle se chargea de présenter au Souverain Pontife, un mémoire rédigé par les frères Bouyssonie. En Belgique, le noble cardinal Mercier intervint d'une façon heureuse, comme on le verra plus loin. En Angleterre, le cardinal Bourne s'intéressa à la question. En Italie, l'archevêque de Pise, le cardinal Maffi était sympathisant. En France, quoique plusieurs prélats fussent favorables à ce mouvement, ce furent les savants eux-mêmes qui, voulant rester cantonnés sur les faits purement scientifiques, organisèrent leur défense (1).

ment et malgré l'énorme épaisseur de ces couches d'argile, le manque de vestiges d'expansion glaciaire ne permet pas d'établir une synchronisation avec notre quaternaire européen.

(1) Etant donné l'importance du récit qui va suivre, j'en ai communiqué le manuscrit aux intéressés qui n'ont formulé aucune observation. L'abbé Breuil, en mission scientifique à l'étranger, n'a pu être touché.

J'ai conservé un souvenir exquis de ce que nous appelâmes alors en plaisantant, le *Concile d'Altamira*. Ce fut en août 1925 que des savants, tant français qu'étrangers, prêtres et laïques, se réunirent auprès de la célèbre grotte ornée espagnole d'Altamira, dans les Pyrénées cantabriques, à l'occasion de fouilles effectuées sous la direction du Dr Hugo Obermaier. Dans les moments de repos, à l'ombre d'un bois d'eucalyptus, nous discutons en toute liberté sur ces graves problèmes de science et de religion. Le cadre se prêtait admirablement à de pareilles conversations, dignes du jardin d'Academos. Etendus sur un tapis de bruyères en fleurs, d'une variété de colorations inouïes, blanches, roses, ou violettes, nous avions devant les yeux un splendide panorama. D'un côté, l'horizon était borné par l'altièrre silhouette des *Picos de Europa*, de l'autre, le cirque des collines, parsemées de fermes, descendait par assises jusqu'à la mer, et dans un creux de vallon se groupaient les toits rouges de la petite ville si pittoresque de Santillane. Pendant quatre jours, dans un double sentiment d'objectivité scientifique et de foi religieuse, tous les aspects de l'idée transformiste furent examinés et discutés. Comme conclusion, il fut décidé qu'un mémoire serait rédigé et respectueusement soumis au Pape. Comme plus indépendant, ce fut un laïque qui fut chargé de sa rédaction. Il s'acquitta de sa tâche, à la satisfaction générale, et son texte fut accepté sans modifications, si ce n'est qu'à la demande de l'abbé Breuil, on apporta certaines précisions à la définition même du terme « *évolution* ». Vu son importance je crois devoir la reproduire ici : « Ce

mot doit être pris dans son sens le plus large, sans entrer dans les discussions des théories d'écoles. (Darwinisme, Lamarkisme, transformisme, etc.) Précisons bien notre pensée : L'évolution n'est en somme ni une théorie, ni une hypothèse. Son principe est la méthode scientifique elle-même, car il consiste à considérer les êtres et les choses dans leur ordre normal de succession, de manière à reconnaître qu'elles sont — au moins partiellement — le résultat des êtres ou des événements qui les ont précédés et préparés, et sont, au moins partiellement, le principe de ce qui les suit. Cela ne touche en rien à la cause ontologique ni au principe de la création par Dieu. La théorie de l'évolution n'atteint que la face extérieure de ce que l'acte créateur permanent de Dieu réalise successivement dans le *temps* et dans l'*espace* ». Après avoir déclaré « l'évolution n'est en somme qu'une condition de la connaissance », le mémoire ajoutait : « N'étaient-ce pas d'ailleurs ces larges vues qu'avaient déjà envisagées les Pères de l'Eglise, les saint Augustin, saint Grégoire, etc., lorsqu'ils expliquaient l'œuvre de Dieu par une création *en puissance* de l'Univers ? »

Le nonce apostolique à Paris, Mgr Ceretti, voulut bien remettre ce mémoire en *mains propres* au Souverain Pontife qui daigna en prendre connaissance et en faire remercier l'auteur. Dans sa lettre, où il rendait compte de la remise des mémoires, Mgr Ceretti ajoutait que les craintes que nous formulions ne lui paraissaient pas fondées. De plus, une des dernières lettres qu'écrivit le cardinal Mercier, peu avant sa mort, fut pour donner à l'un

de nous l'assurance qu'aucune mesure ne serait prise à Rome et que l'étude de ces questions restait libre, pourvu qu'elle fut « *prudente et objective* ». Effectivement aucune condamnation ne fut prononcée, aucun blâme ne fut adressé. Le calme et l'apaisement se firent.

Mais l'alerte avait été vive, elle était passée et ne se renouvela heureusement pas. L'atmosphère était purifiée et devenue plus propice aux travaux de science. Désormais les attaques, plus timides, s'avérèrent vaines et on put même remarquer dans les discours pontificaux certaines allusions qui pouvaient être interprétées dans un sens favorable.

Il se produisit alors un de ces événements qui font date dans l'histoire des idées : le suppléant de Bergson au Collège de France, M. Edouard Le Roy, membre de l'Institut, après avoir traité dans son cours de 1926-1927, du côté purement spéculatif et philosophique de l'évolution sous le titre « *l'exigence idéaliste et le fait de l'évolution* » (Paris, Boivin), abordait hardiment, en 1927-1928, « *la question des origines humaines et de l'évolution de l'intelligence* » (Paris, Boivin). Dès le début de ce second livre, il déclarait que ce travail était dû à sa collaboration *intime* avec le Père Teilhard de Chardin, « au point, disait-il, que désormais nous ne saurions plus nous-mêmes faire un départ exact de nos apports respectifs ». Cette association était heureuse à tous les points de vue, car si l'un apportait une science paléontologique tout à fait exceptionnelle, l'autre était un maître incontesté de la philosophie et tous deux étaient des croyants convaincus. Le livre qui en résulta eut un très vif succès

et un énorme retentissement. Certains chapitres, comme ceux intitulés « *la forme humaine* » ou « *la descente des arbres* » firent sensation, le dernier surtout. L'auteur y décrit avec une telle poésie évocatrice et une telle force d'arguments le moment où l'être qui n'était encore qu'une ébauche humaine quitte la forêt et la vie arboricole pour s'installer dans la plaine et, devenu homme, domestique le feu et fabrique des outils, qu'il entraîne, comme malgré lui, la conviction du lecteur. On peut dire qu'à partir de la publication de ce livre, la cause du transformisme était gagnée auprès du grand public.

Un incident faillit alors tout compromettre. Quittant le terrain de la pure philosophie, Edouard Le Roy s'était laissé entraîner à traiter des questions théologiques, pour lesquelles il était insuffisamment préparé. Son étude contenait des erreurs, qui furent naturellement condamnées. En catholique soumis, le savant professeur au Collège de France se rétracta aussitôt, et grâce à l'intervention du cardinal-archevêque de Paris et de Mgr Baudrillart, cet incident n'eut pas de suites et les beaux livres de Le Roy sur les origines de l'homme purent continuer à répandre les théories de l'évolution.

Dans la *Revue des questions scientifiques* que nous avons vue il y a soixante ans à la tête du mouvement transformiste dans les milieux catholiques, le Père Teilhard publiait en 1930 un article intitulé : « *Que faut-il penser du transformisme ?* » dans lequel, après avoir exposé l'état actuel de la question d'après les dernières découvertes paléontologiques, il réfute les objections que, revenant à la charge, M. Vialleton avait répétées dans un nou-

veau livre : « *L'illusion transformiste* », paru peu avant sa mort. Chose curieuse, cet article du Père Teilhard avait d'abord été publié en Chine dans les *Dossiers de la commission synodale de Peiping*. Le savant jésuite était alors en effet en Chine, participant avec le *Geological survey* américain, avec Davidson Black, Weidenreich, et le Dr chinois Pei aux sensationnelles découvertes du Sinanthrope à Chou-Kou-Tien. Dans cet article remarquable, que l'on peut considérer comme un manifeste d'école, le Père Teilhard pose un certain nombre de principes, scientifiquement reconnus comme indiscutables et qui sont tous favorables à l'évolution. Abordant ensuite le côté religieux de la question, il conclut avec une conviction profonde et un optimisme serein et confiant : « L'attitude pour le croyant ne saurait être douteuse. Il n'a qu'à chercher avec patience et confiance des *deux côtés*. Entre son *Credo* et sa connaissance humaine, la Foi lui garantit qu'il ne saurait y avoir de contradiction » (1).

Lorsqu'en 1935, l'abbé Breuil eut découvert avec le professeur Sergio Sergi, dans la carrière de Sacco pastore, près de Rome, ce second crâne néanderthalien qui pose, non sur l'origine même de l'homme mais sur son évolution de si curieux problèmes, le Saint Père, voulut entendre de la bouche même de l'inventeur, le récit de cette découverte, et le savant abbé français fut honoré d'une audience privée. Quoique cette audience n'ait pas

(1) Rappelons qu'une des décisions du Concile du Vatican était formulée ainsi : « Il ne peut jamais y avoir de conflit réel entre la foi et la raison. »

eu de conséquences bien nettes, il semble cependant qu'elle eut une certaine influence sur l'atmosphère scientifique des milieux du Vatican.

Vers cette même époque, des savants, surtout des biologistes, tels que Cuénot, Caulery, Guyenot, Rivet, que ne dominaient aucune préoccupation philosophique, tout en ne dissimulant pas les nombreux points d'interrogation restés encore sans réponses, renforçaient les théories évolutionnistes par l'exposé des faits que fournissaient leurs expériences et surtout les découvertes paléontologiques. Celles-ci, en effet, furent durant ces quinze dernières années aussi nombreuses que capitales. Il y en eut de sensationnelles, comme celle du *Sinanthrope*, mais d'autres moins bruyantes n'en étaient pas moins fort importantes. Nous avons maintenant les restes fossiles, plus ou moins complets, il est vrai, de plus de soixante êtres intermédiaires entre l'homme et les singes. Ces ossements consistent surtout en crânes plus ou moins fragmentés, et en dents.

Or, c'est justement sur ces parties de squelette que se présentent le plus nettement les caractères différentiels de chaque espèce animale. Cuvier a remarqué que plus la face d'un animal est développée aux dépens de la boîte crânienne, moins cet animal est intelligent, or le crâne des anthropoïdes et celui des hommes se distinguent à première vue par la disproportion qui existe entre les deux parties essentielles de la tête : la face, d'une part, et la boîte crânienne ou crâne cérébral de l'autre. Chez les premiers comme chez la plupart des animaux, le développement de la face l'emporte sur celui du

crâne cérébral; chez l'homme, au contraire, la disproportion est énorme, mais inverse. De plus, il a été reconnu que l'intelligence est en rapport avec la capacité de la boîte crânienne. Or, la plus forte capacité crânienne chez les singes les plus évolués ne dépasse pas quatre à cinq cents centimètres cubes, tandis que chez l'homme elle oscille vers les quinze cents. Les crânes fossiles de l'Afrique du Sud (Australopithèque de Taungs, Sterkfontein, Kromdraai) ont de 600 à 700 centimètres cubes; le Pithecanthrope atteint 800 centimètres cubes, le Sinanthrope plus de 1.000 centimètres cubes. La plupart des auteurs rejettent l'Australopithèque parmi les simiens, tout en les reconnaissant comme plus évolué qu'aucun des anthropomorphes actuels, tandis qu'on admet généralement Pithecanthrope et Sinanthrope comme étant des hommes, ce dernier surtout puisqu'il faisait usage du feu et d'outils, si primitifs qu'ils aient été. Quoiqu'il en soit, il résulte de ces chiffres qu'au point de vue du cerveau, la distance qui sépare celui des singes de celui de l'homme est jalonnée par toute une série d'intermédiaires.

Si la boîte crânienne, par suite de son voisinage et de son union intime avec le cerveau peut être considérée comme un témoin de la vie psychique de l'homme, il n'est pas surprenant que la dentition, instrument de la nutrition, d'où dépend la vie physique des êtres animés, soit différenciée pour chaque genre. Les dents des carnassiers sont coupantes, celles des herbivores broyantes comme des meules, etc... De plus, chaque espèce a ses caractères spéciaux, c'est ainsi qu'une dent humaine ac-

tuelle se distingue à première vue de celle d'un singe. Il n'en est pas de même pour les dents fossiles qui souvent présentent des caractères hybrides. Si la mâchoire de Piltdown avait été trouvée isolée, on n'aurait pas hésité à la déclarer comme ayant appartenu à un grand chimpanzé. Sur les molaires du Pithécantrophe et du Sinanthrope, on relève des particularités qui n'existent pas chez l'homme actuel et qui se retrouvent chez les singes.

Puisque je viens de citer le crâne si curieux de Piltdown (*homo sapiens*, avant la lettre pourrait-on dire), je crois intéressant de signaler en passant que la découverte faite en 1935, en Angleterre également, à Swanscombe, de fragments de crâne du même type, augmente encore l'intérêt et la complexité du problème, en montrant dans un même sujet l'association de caractères jusqu'alors tenus pour contradictoires, mais qu'explique fort bien une évolution dirigée.

Il y a lieu de remarquer que géologiquement ces fossiles de Piltdown et de Swanscombe, remontant sûrement au plus vieil interglaciaire Gunz-Mindel, sont les plus vieux ossements d'Europe, antérieurs à l'homme de Mauer et à celui de Néanderthal, et d'un autre côté, qu'à part ces découvertes anglaises, les trouvailles les plus importantes, les plus caractéristiques et les plus troublantes ont été faites au Transvaal ou à Java, c'est-à-dire en somme à ce qui aurait été les deux extrémités de ce continent hypothétique, plus mystérieux que l'Atlantide, qui, après avoir joint, suppose-t-on, l'Asie à l'Afrique et avoir été le berceau de l'humanité, se serait effondré dans l'Océan Indien. On a donné à ce continent

supposé le nom de Lemurie, parce qu'on pense qu'il a dû être habité par un singe tout à fait inférieur, le Lemurien, dont il ne subsiste de représentants qu'à Madagascar et en Indo-Malaisie.

J'ai parlé tout à l'heure de Pithecanthrope et du Sinanthrope; il convient de ne pas laisser dans l'ombre les trouvailles faites également à Java, dans la vallée du Solo, à Ngandong, des restes fossiles de onze individus, déroutant, d'une part par leur énorme capacité crânienne et, d'autre part, par certains caractères nettement pithecoïdes. En présence de ces différentes anomalies, les découvreurs ne cachent pas leur embarras, devant des cas aussi paradoxaux, dans leurs mémoires originaux, souvent difficiles à se procurer en Europe. C'est le cas, pour les études de Davidson Black, de Weidenreich, du Dr Pei et du Père Teilhard sur le Sinanthrope, superbement publiées par le *Geological survey* de Péking, pour celles d'Oppenoorth sur les hommes de Solo, de Broom sur l'Australopithèque. Heureusement qu'il y a maintenant toute une littérature aussi précise qu'objective mettant ces faits à la portée du monde savant et permettant à chacun de se faire personnellement une opinion sur la question, en lui laissant le soin de trancher selon ses sentiments la question sur laquelle les spécialistes les plus compétents ne sont pas d'accord : Dans quel genre faut-il ranger tel ou tel fossile ? Est-ce un homme ? Est-ce un singe ? De plus les caractères pithecoïdes qu'on relève sur les différents fossiles hominiens ne se rapportent pas d'une façon uniforme à la même espèce de singes; pour tel caractère c'est au gibbon, pour tel autre c'est au

chimpanzé ou à l'orang qu'il convient de le comparer : une seule chose est certaine, c'est qu'ils rappellent à la fois l'homme et *un* singe, d'une façon qui frapperait l'homme le moins averti. La conclusion logique est qu'il ne faut pas étudier l'homme autrement que les autres primates et que de même qu'on accepte l'idée de parenté pour les différentes branches d'anthropomorphes, malgré leurs différences morphologiques, il faut y faire entrer l'homme, malgré sa supériorité psychique. On est en présence d'un fait et comme me l'a dit un jour le grand paléontologiste américain Fairfield Osborn, « quand on est en présence d'un fait scientifiquement établi, il faut l'accepter, si extraordinaire qu'il soit, on l'expliquera plus tard... si l'on peut. »

Eh bien, il semble que l'Eglise ait jugé le moment venu de reconnaître le fait de l'évolution, d'autant plus que l'explication peut en être donnée par l'intervention de Dieu, telle que la décrivaient, ainsi que nous l'avons déjà dit, les Pères grecs de l'Eglise et que Saint Thomas d'Aquin déclarait préférer à l'interprétation des fixistes latins : « *Magis placet* », disait-il. D'après saint Augustin, Dieu, dès le début de la création, en donnant aux êtres la puissance de se développer selon un rythme voulu par lui aurait fait ainsi de la création non un acte exceptionnel et momentané, mais une action continue. L'important, l'essentiel même, est de faire entrer l'idée de Dieu dans le principe de l'évolution, or l'opposition que rencontrait naguère cette idée dans le monde savant s'est considérablement atténuée ces dernières années. J'ai cité au début de ces Mé-

moires la phrase caractéristique de Lecomte de Nouy. D'autres publications scientifiques indiquent un fléchissement du parti-pris, de l'athéisme de jadis. Sans aller jusqu'à prononcer le nom de Dieu, l'éminent biologiste Cuénot consacre tout un livre à « l'invention et la finalité en biologie » (1) dans lequel il combat le déterminisme absolu et déclare dans sa conclusion : « Comment ne pas rapporter l'invention à une Puissance transcendante, sorte de volonté ou d'intelligence, guidant la nature ou agissant sous le voile des causes secondes ». Or qu'est-ce que peut être cette Puissance, cette Volonté, cette Intelligence, si ce n'est *Dieu*.

P. S. — Ces souvenirs étaient rédigés et le manuscrit en était remis à l'imprimeur, l'orsque j'ai eu connaissance de deux livres publiés à Paris et de tendances bien opposées. Ils sont caractéristiques des deux courants d'opinions qui s'affrontent sur le terrain religieux à propos de l'évolution.

L'un a pour titre « *l'évolution régressive* ». Les auteurs, deux anciens élèves de l'École polytechnique, prenant au pied de la lettre le texte de la Genèse, prétendent qu'il y a bien eu évolution mais en sens inverse de ce qu'aurait démontré la paléontologie. Je ne répéterai pas ici la critique sévère que j'en ai faite dans les *Débats* (18 avril 1944), je me conten-

(1) *Invention et finalité en biologie*. (Paris, Flammarion, 1941.)

terai de dire quelques mots de ce livre paradoxal, qui fait « hausser les épaules au savant » et « attriste le catholique ». L'homme parfait aurait existé dès l'ère primaire. Etant immortel, il aurait vécu pendant les millions d'années des temps géologiques, entouré d'animaux, immortels comme lui, et herbivores, puisqu'on ne pouvait tuer d'autres animaux pour s'en nourrir. Après le péché originel les descendants de cet homme auraient dégénéré et donné naissance aux hommes primitifs et sauvages, et peut-être aux singes. Inutile d'insister sur la faiblesse de ce raisonnement au point de vue scientifique. Cette thèse ne repose sur aucun document, mais les auteurs ont pris prétexte de quelques critiques, que des paléontologistes ou des biologistes n'ont pas hésité à formuler très loyalement sur certains points parfois contradictoires des théories transformistes, car si celles-ci expliquent beaucoup de choses, elles ne résolvent pas toutes les énigmes de l'univers. Ce qu'il y a de fâcheux c'est que les auteurs ont ensuite déduit leur théorie avec une rigidité mathématique, sans s'apercevoir qu'ils partaient de fausses prémices et cette rigueur de syllogisme peut faire impression chez ceux qui ne sont pas au courant des faits. De plus, grâce à leur souci constant d'orthodoxie, ils ont obtenu une certaine approbation de la part de quelques membres du clergé, ce qui a troublé des consciences timides qui n'ont pas remarqué les réserves qui accompagnaient ces approbations.

Heureusement qu'à côté de ce poison, l'autre volume est venu apporter un puissant antidote et remettre les choses au point. Je veux parler de « *Nos origines* » d'après les données de la Bible et de la science, par l'abbé de Lapparent, professeur de géologie à l'Institut catholique de Paris. Cette substantielle brochure, éditée par l'œuvre des Catéchismes de Paris, a pour but d'indiquer aux catechistes ce qu'il convient de dire aux enfants sur la création et la

Genèse, afin de ne pas leur donner des idées fausses et de permettre également de répondre aux critiques qu'on n'a que trop souvent jusqu'ici à l'enseignement de l'Eglise.

Se basant sur les Encycliques, depuis « Providentissimus Deus » du grand Pape Léon XIII du 18 novembre 1893 jusqu'à la dernière, « Divino afflante » (1) du 30 septembre 1943, qui précisent la position de l'Eglise, l'auteur, après avoir fait remarquer que la Bible n'est pas un livre scientifique, mais religieux, interprète ses récits avec prudence et respect à la

(1) Cette Encyclique, émise par S. S. le Pape Pie XII pour célébrer, ainsi que le dit le titre même du document pontifical, le cinquantenaire de l'Encyclique « Providentissimus Deus », la confirme et complète heureusement.

L'impression favorable que j'en avais ressentie à la lecture, m'a été confirmée par plusieurs théologiens que j'ai consultés à son sujet. Ce que dit le Souverain Pontife sur les conditions présentes des études bibliques ouvre d'heureuses perspectives aux savants catholiques. Evidemment, la part la plus grande revient à l'étude et à la critique des textes et le dernier mot est laissé à la Commission biblique, mais il est fait appel aux « disciplines auxiliaires » et aux « fouilles et explorations » dont « une méthode plus sévère et un art perfectionné par l'expérience nous fournissent des résultats plus nombreux et plus certains ». De plus, il est rendu aux laïques catholiques un hommage qui ne peut que les encourager. On ne saurait trop se féliciter de ce conseil de « se garder de ce zèle, tout autre que prudent, qui estime devoir attaquer ou tenir en suspicion tout ce qui est nouveau », ainsi que de cet espoir de trouver « des solutions capables de satisfaire pleinement aux conclusions certaines des sciences profanes ». Notons enfin la liberté d'interprétation en ce qui concerne certains passages d'un sens douteux.

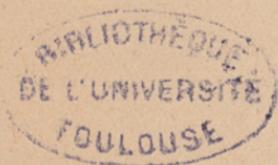
Voici, textuellement, ce que dit l'Encyclique à ce sujet : « Qu'ils (les chercheurs) aient avant tout présent que dans les règles et les lois portées par l'Eglise, il s'agit de la foi et des mœurs, tandis que dans l'immense matière contenue dans les Livres saints, livres de la Loi ou

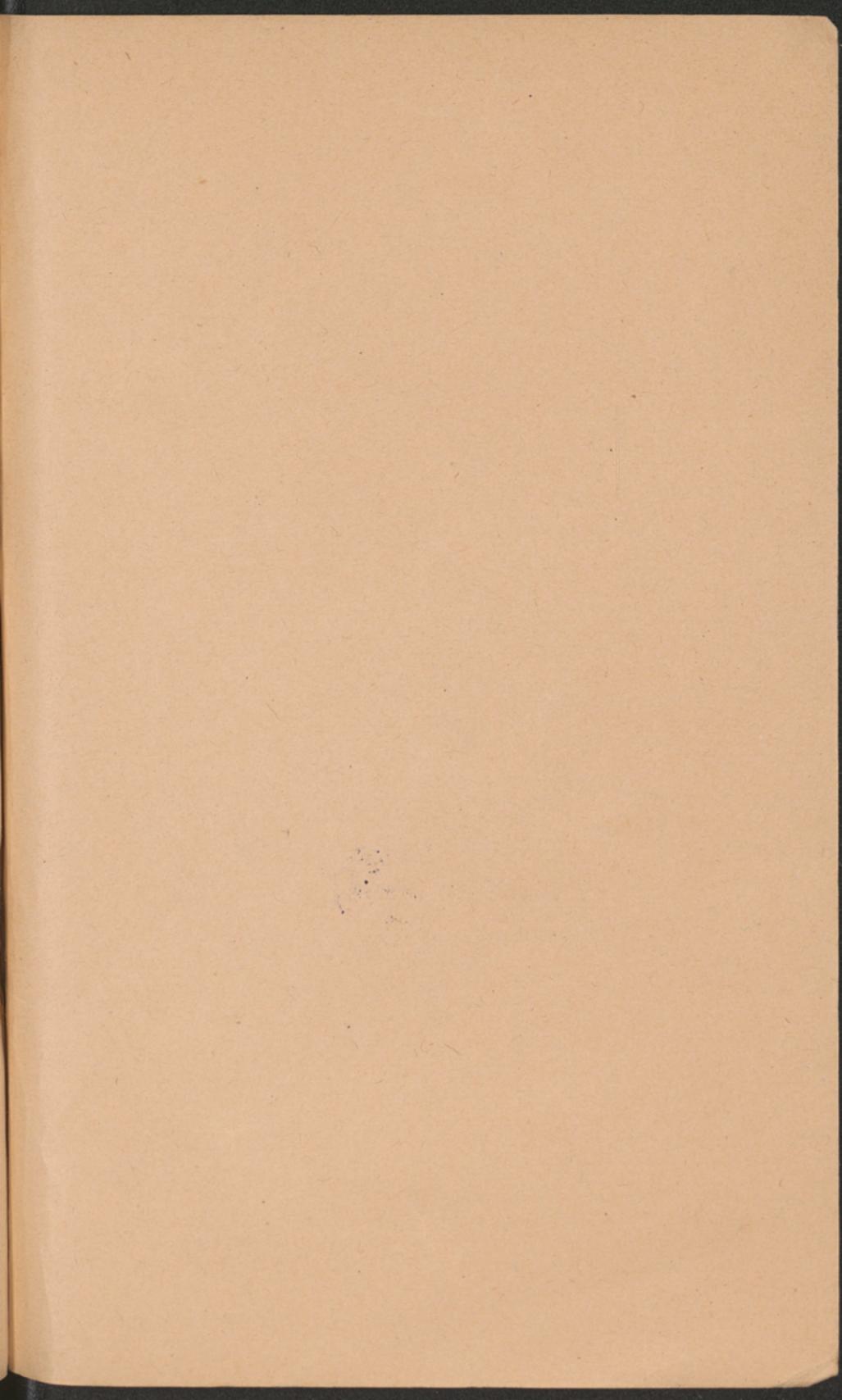
lumière des dernières découvertes de la paléontologie et de la biologie.

C'est avec une vive satisfaction, mais sans surprise, que je constate que cette brochure admet comme orthodoxes les théories que j'ai soutenues toute ma vie et qu'elle mettra ainsi, je l'espère, le point final à cette longue controverse de plus de soixante ans, dont je viens de rappeler quelques épisodes.

Les Espas, mai 1944.

livres historiques, sapientiaux et prophétiques, il y a bien peu de textes dont le sens ait été défini par l'autorité de l'Eglise et il n'y en a pas davantage sur lesquels règne le consentement unanime des Pères. Il reste donc beaucoup de points et d'aucuns très importants dans la discussion et l'explication desquels la pénétration et le talent des exégètes catholiques peuvent et doivent avoir libre cours afin que chacun contribue pour sa part et d'après ses moyens à l'utilité commune, au progrès croissant de la doctrine sacrée, à la défense et à l'honneur de l'Eglise. »





BIBLIOTHÈQUE
DE L'UNIVERSITÉ
DE TOULOUSE



